

Textes café 53, Jeudi 28mai, école de la paix 18h

Tolérance et conflits religieux

Comment restaurer la confiance et la tolérance dans une société minée par le cloisonnement qu'exploite la religion ? Le recours à la palabre peut-il inspirer un mécanisme démocratique pour favoriser la résolution des conflits ?

I) rôle axial de la confiance pour la paix¹

La confiance, nous dit le dictionnaire, c'est le fait de croire. Il y a un rapprochement clair entre confiance et croyance. Confiance en autrui, confiance en mon voisin... On voit apparaître là l'idée de foi, dans un sens non religieux. La foi était le lien qui unissait le suzerain à ses féodaux. La foi conjugale, aussi, est un rapport interpersonnel. En latin, *fides* a donné foi, fidélité et fiabilité. Mais il est aussi voisin du mot *fedus*, qui renvoie au traité, au pacte, à la convention, aux idées de fédérer et fédération également. Ces mots politiques ont une source dans la confiance publique, si l'on peut dire. Dans le premier terme de l'idée de confiance: la croyance, je suis renvoyé à credo, mais aussi à crédit et à créance. Il y a une ambiguïté intéressante autour de la créance. C'est en ancien français la croyance, mais c'est aussi une dette si l'on tire créance. Crédit créance, créancier, nous sommes là dans le régime de la confiance. Je voudrais rappeler que la Caisse des dépôts et consignations, fondée en 1816, avait, statutairement, pour mission d'être «gardienne du crédit public». Autrefois, on employait le terme de foi publique. Il n'y a pas de société sans cette foi-là. Cette foi, c'est sur cela qu'une société fonctionne, car on sait qu'on peut s'appuyer les uns sur les autres.

Dans l'articulation même du mot (con-fiance), il y a déjà les idées d'être ensemble (con-) et de «se fier» (-fidere), n'est-ce pas?

C'est en effet un pacte, un lien social; la confiance s'appuie sur la réciprocité. Mais il y a aussi l'idée d'un sentiment de sécurité, une assurance

Émile Poulat, le monde, 19/11/2013

II) le modèle dialogique pour conjurer les désaccords

a) Qu'entendez-vous par « *compétences dialogiques* » ?

J'oppose la « dialogique », telle que l'a définie en théorie littéraire Mikhaïl Bakhtine, à la « dialectique », telle qu'elle est le plus souvent comprise. Quand Bakhtine parle de dialogique, il qualifie l'art du roman comme polyphonie de discours et de points de vue. Cette polyphonie laisse apparentes les divergences et les singularités. La dialogique, ce sont des discussions qui valent pour elles-mêmes et non pour leur résolution sur un éventuel terrain d'entente. Alors que, dans la dialectique proposée par Aristote dans sa *Politique*, il s'agit bien d'une bataille d'arguments en vue d'arriver à la Vérité. Socrate néanmoins, dans sa méthode, est un bel exemple de discutant dialogique, puisqu'il excelle à reformuler les propos de ses interlocuteurs pour les pousser à se comprendre eux-mêmes... mais c'est pour mieux les amener à son idée, qui devient l'idée commune. La dialectique cherche la coopération comme moyen pour un but qui viserait la synthèse des points de vue, mais

¹ Le mot paix dérive du latin « pax ». Et « pax » vient du verbe « pango, pangere, panxi(pepigi), panctum (pactum) », qui signifie fixer, établir, s'engager, conclure un pacte. En grec, paix se dit « eiréné », du verbe « eiro », s'engager, tenir parole.

aucune valeur n'est accordée aux *relations* créées par le dialogue. Ceci a d'importantes implications politiques. Si nous coopérons seulement pour réaliser un but, et, comme il est très rare de l'atteindre, alors nous rompons les liens sociaux plutôt que nous les renforçons. La coopération n'est pas, pour moi, l'art de se mettre d'accord mais plutôt de savoir écouter et de savoir vivre le désaccord.

Comment l'esprit de coopération est-il, comme vous le déplorez, disqualifié aujourd'hui ?

Il est menacé à la fois par la compétition – avec des oppositions frontales, pour/contre, le « nous-contre-eux » inspiré par le ressentiment, un sentiment que j'ai beaucoup étudié dans ma vie de sociologue – et par la tentation de s'arranger entre copains – collusions, coalitions ou cooptations déguisées, qui sont une autre version du « nous-contre-eux »

Richard Sennett: "La coopération est l'art de vivre dans le désaccord"

b) La confiance dans la vertu de la parole pour ranimer le vivre ensemble démocratique

La démocratie ne se réduit ni aux institutions proclamant la souveraineté politique du peuple, ni à un pur et simple nivellement des conditions sociales des existences. Elle est d'abord et avant tout une invention philosophique et anthropologique qui fonde l'autorité du politique sur la confiance de tous dans un gouvernement, par la discussion. La parole fabrique le consensus, elle le montre autant qu'elle l'énonce. La confiance est d'abord confiance dans la parole pour traiter les conflits et fonder les décisions. A contrario de nos sociétés de la norme, qui procèdent de l'expertise et du spectacle pour esquiver les conflits, la démocratie offre un lieu d'hospitalité aux inévitables désaccords, et les traite par la parole, par le débat collectif. Ce ne sont pas les inégalités sociales qui menacent la démocratie, mais bien l'étiollement de la passion démocratique qui permet aux inégalités sociales de croître. Pour rallumer la passion démocratique, il faut oser le souffle puissant de la parole, du récit et de la culture sans lesquels la confiance se réduit au contrat commercial et aux stratagèmes de survie dans un monde enveloppé dans le linceul des évaluations et des notations.»

Roland Gori, psychanalyste, *le monde*, ibidem

III) les difficultés de la tolérance face au pluralisme en compétition

a) la défense de la tolérance au nom du pluralisme présente de nombreuses difficultés: c'est tout aussi vrai de la défense qui se fonde sur l'autonomie que de celle qui se fonde sur la neutralité. Si les valeurs sont non seulement diverses mais antagonistes, il s'ensuit que les individus ne pourront pas tous tenter de réaliser leur conception du bien de façon compatible avec la réalisation par les autres de leur propre conception du bien. Dans le cas des défenses fondées sur l'autonomie, cette difficulté apparaît clairement dans l'exemple de la pornographie. On a l'habitude d'affirmer que les sociétés libérales doivent tolérer la pornographie car, quoique les ouvrages pornographiques soient déplaisants et de mauvais goût, en interdire la lecture serait une violation de l'autonomie individuelle. En réponse, toutefois, certaines féministes affirment que la prolifération des ouvrages pornographiques empêche les femmes de parvenir à l'autonomie. Une société dans laquelle la pornographie est largement et librement accessible est, de leur avis, une société qui amène les femmes, *en général*, à se sentir inférieures, et qui les prive donc des conditions nécessaires au développement

de leur autonomie. Là encore, de même que pour la défense de la tolérance fondée sur la neutralité, il apparaît que le pluralisme compétitif pose des problèmes vis-à-vis de la tolérance.

De manière générale, la conclusion semble être que le pluralisme rend la tolérance à la fois nécessaire et impossible : elle est nécessaire dès lors que nous reconnaissons qu'il n'existe pas une seule façon idéale de vivre, mais elle est aussi impossible car les valeurs ne sont pas simplement plurielles mais également conflictuelles

(Ménager les options en conflit à cause de la finitude humaine)

L'adhésion au pluralisme compétitif nous oblige, selon lui², à reconnaître que non seulement des valeurs différentes mais aussi des traits de caractères dotés de valeur ne peuvent pas tous se réaliser au cours d'une seule existence.

Certains modes de vie sont tels qu'ils tendent à provoquer l'intolérance vis-à-vis de certaines caractéristiques propres à d'autres modes de vie. Ainsi, une vie d'action n'aurait guère de tolérance pour la réflexion et la contemplation profondes. Cependant, la reconnaissance de ce type de pluralisme compétitif nous fournit une raison pour tolérer les caractéristiques des autres modes de vie, du fait qu'elles sont correctement perçues non comme des vices mais comme des restrictions sans lesquelles les vertus qui les accompagnent ne pourraient pas s'épanouir

Suzan Mendus, dictionnaire d'éthique de philosophie morale, art tolérance

b) la séparation du juste et du bien pour établir la neutralité

Cela renvoie à une distinction, bien vue par le philosophe américain John Rawls, entre le bien et le juste. La définition du bien varie d'une personne à l'autre : pour l'un, le bien consistera à passer son temps à lire le Coran, pour l'autre, à pouvoir s'acheter une Rolex avant 50 ans. Le problème est donc de composer une nation avec des gens qui ont des conceptions différentes de la vie bonne. Comment s'y prendre ? Réponse : en laissant de côté la notion du bien. Ce qui importe, c'est le juste, qui peut être valable pour tous. Sinon, on ne s'en sort pas : tu veux me sauver des flammes de ton enfer, sauf que je me fiche de ton enfer... Comment savoir si une mesure est juste ? Rawls fournit un critère assez simple pour le décider. Supposons que j'ignore complètement ma place sur l'échelle sociale ou économique et que je veuille évaluer la justice d'une telle mesure. Que m'apportera-t-elle – autrement dit comment changera-t-elle ma place sur l'échelle ? Comme il est raisonnable de supposer, par prudence, que je suis tout en bas, j'approuverai la mesure si elle me fait monter plutôt que baisser. En généralisant, on voit que ce qui est juste, c'est ce qui minimise le tort fait aux défavorisés ou maximise leur avantage. La justice est quelque chose d'assez neutre par rapport au bien, en somme. Philippe Huneman, Propos recueillis par Lacroix magazine de la philosophie Mars 2015

IV) La palabre modèle de tolérance démocratique ?

Un mécanisme traditionnel de résolution des conflits susceptible de prendre le relai de la négociation et de la médiation ?

.a) Selon Pierre Pradervant, en effet, « La tradition africaine de la palabre³, [...] est une forme fondamentalement démocratique de débat au cours duquel on discute jusqu'à ce que le groupe

² J Raz The morality of freedom

trouve un consensus qui fasse l'unanimité. Le consensus solidifie et unit le groupe par le fait même qu'on a auparavant permis à toutes les opinions de s'exprimer. Il n'y a jamais de vote dans la tradition africaine, ce dernier impliquant en général une minorité qui se sent frustrée⁴. Cela signifie que la palabre est un instrument qui privilégie la concorde, l'harmonie et se décline comme le lieu où les conflits se règlent par le dialogue et la discussion. Cela montre que si les rapports humains reposent sur la différence, la palabre, par le dialogue structurel qu'elle instaure met sur pied une dialectique de différence et de dépassement de cette différence en créant par ce fait une société qui fonctionne sur le mode d'une démocratie participative et pluraliste. Ces rapports de différences, on peut les observer dans la présence de différentes structures, catégories ou fonctions sociales qui exposent et règlent publiquement leurs problèmes en tant que membres de la société. Chacune d'elles constitue une différence pour l'autre, mais lorsqu'un conflit oppose deux membres c'est toutes les autres catégories ou structures qui se sentent concernées. Il s'ensuit que la palabre donne à chaque groupe d'exprimer son opinion, et malgré les différences, de s'appréhender comme membres d'une même communauté. Pour dépasser ces différences, la palabre « s'actualise par touches et retouches répétées, par des avancées progressives, susceptibles d'être ⁵ remises en questions, le cas échéant, par des reculs ou des arrêts momentanés et successifs, jusqu'à ce que l'intérêt et le destin de la communauté commandent que les parties et les acteurs s'engagent en fin de compte, sur la voie d'une polyphonie de tons consensuels d'abord, sur celle d'une symphonie mélodieuse et harmonieuse ensuite, où la pluralité et la diversité des tons discordants n'ont aucune peine à se rapprocher et à se fondre à la faveur et en vue d'un compromis dynamique, juste et durable⁶ Par cette volonté clairement affirmée de dépasser les différences, la palabre apparaît alors non comme une démocratie de confrontation violente ou de contestation, mais plutôt comme un mode de vie et d'action qui repose sur l'intercommunication, le dialogue, l'intercompréhension, la confiance, la solidarité et la patience. C'est donc une démocratie de participation, de consensus et de réconciliation. C'est dans ce sens que Ndjimbi-Tshiendé, affirme : « La palabre africaine est une forme juridique institutionnelle de gouvernement unissant harmonieusement la démocratie directe, la démocratie représentative et l'oligarchie, les meilleurs systèmes politiques que l'histoire ait

³ Le mot palabre dérive de l'espagnol *palabra*, et désigne une discussion prolongée, une conversation longue et oiseuse. Selon Thierno Mbah, cette conception dévalorisante émane du contexte colonial où la palabre était une sorte de concertation où siégeaient le commandant européen et le chef noir ; celle-ci consistait en un débat coutumier long, complexe et souvent incohérent et contradictoire, du fait du recours nécessaire à un interprète, dont la connaissance de la langue européenne était approximative³ Mais dans les tribus africaines, la palabre renvoie à une assemblée au cours de laquelle on aborde les sujets concernant la vie de la communauté, et où on négocie tous les conflits pouvant survenir dans le cadre de l'existence collective. Il s'agit d'un débat franc, ouvert, d'un dialogue dont la finalité est la pacification des rapports sociaux par la réduction de la violence. Comme le dit Atangana, c'est « la réduction d'un conflit par le langage, la violence prise humainement dans la discussion ³ ». ».

La palabre est donc toujours un débat public, qui se tient en un lieu symbolique, très souvent sous un arbre dénommé « l'arbre à palabres », qui symbolise « l'enracinement », le dépassement du « conflit par le vivre en commun ³ ». En tant qu'elle est « la violence prise humainement dans la discussion³ », la palabre donne à tous les participants le droit de prendre la parole. Le principe est « parle ou crève », en sorte qu'elle apparaît comme une logothérapie dont le but avéré est de briser le cercle infernal de la violence et de la contre-violence afin de rétablir l'harmonie et la paix. C'est pourquoi la confrontation verbale est totale entre les parties

⁴ Pierre Pradervand, *Une Afrique en marche*. Plon, 1989

⁵ 155 J-G Bidima, p. cit., p. 21.

⁶ I. Nguema, « Violence et paix civile en Afrique », in *Cahiers*, Paris, *Présence africaine*, p. 302 Jasmina Sopova, « Arbres à palabres et systèmes occidentaux », disponible sur <
http://www.unesco.org/courier/1999_05/fr/signes/txt2.htm

connu jusqu'aujourd'hui. Aussi pour être juste à l'égard de l'Afrique et être scientifiquement objectif, il faut redéfinir ce mot pour qu'il retrouve sa vraie valeur. »

Anatole Fogou, in Cultures du dialogue, identités et passages des frontières

b) Pour des relations apaisées ne faut-il pas envisager une palabre des Dieux ?

1) un parlement pour les dieux⁷

. Comment vivre ensemble ? Pour répondre à cette question, le point de vue a toujours été celui de l'être humain. Le pari de ce livre a été de penser la question du « vivre ensemble » du point de vue des dieux. Comment créer un monde où des dieux différents pourraient vivre ensemble. Des questions préliminaires : Qui sont-ils, ces dieux ? Quelles sont leurs intentions? On peut certes prétendre que les dieux n'ont pas de vie matérielle, mais on admettra que, en tant qu'êtres, ils vivent et ils meurent. Les dieux grecs, par exemple, n'ont plus d'adeptes aujourd'hui, pas plus que les dieux égyptiens de l'antiquité. Ils sont morts. En vérité, quoiqu'on en ait dit, les dieux sont mortels. Leur espérance de vie est d'environ 3 000 ans. Certes, les dieux sont tous différents, mais ils présentent quelques caractéristiques communes. D'abord, les dieux sont comparables à des enfants autistes. Chacun parle sa langue ; une langue que ses adeptes sont obligés d'apprendre. Mais on n'a jamais vu un dieu parler à un autre dieu... Autre spécificité, ils sont jaloux, n'arrivant pas à partager un même territoire, même lorsqu'ils sont apparentés, comme le sont par exemple le dieu juif et le dieu musulman. Et pour finir, ils ont la mauvaise habitude de se faire la guerre jusqu'à la disparition de l'un d'entre eux. C'est comme cela que le monde est resté durant des millénaires. Mais aujourd'hui, ce monde s'est ouvert. Pour les aider à partager un même monde, nous devons d'abord accepter l'idée que les dieux sont différents. Cela va à l'encontre des lieux communs du type « Tous les dieux ne sont qu'une déclinaison d'une même idée de Dieu »... l'idée du père, par exemple. Ces théories positivistes héritées du XIXe siècle sont si éloignées de la vie réelle... Il est temps de revenir à ce que les individus vivent au quotidien. Le dieu du musulman sunnite est différent de celui du musulman chiite par exemple, sans parler du dieu des juifs, ou de celui des chrétiens (...)

La période actuelle confirme l'urgence de disposer d'un endroit – je parle d'un endroit réel ! – où l'on discuterait sérieusement des intérêts des dieux. Que souhaite vraiment le Dieu des musulmans chiites ? Pour le savoir, il faut interroger les événements. Les Dieux inoculent la folie aux hommes pour les contraindre à réaliser des actions. Ainsi, en examinant les hommes et leurs folies ; en analysant les événements du monde, on peut percevoir les intentions des dieux. Et si l'on disposait d'un tel parlement, il deviendrait alors possible de montrer comment les intentions d'une divinité entrent en contradiction avec celles d'une autre divinité et chercher des arrangements, des compromis...Comment interpréter les intentions des Dieux ? Qui devra se livrer à cet exercice ? Les religieux en sont exclus. Ils sont plutôt enclins à ignorer les Dieux des autres. Cette idée de parlement procède d'un antécédent historique puisé dans l'Antiquité juive. Un individu était autrefois chargé d'étudier les religions des autres peuples. Cette mission n'était pas motivée par la curiosité ; elle devait permettre de repérer les individus attirés par d'autres croyances, en passe de se convertir. Ces personnages, ces spécialistes des dieux des autres, m'ont intéressé. Outre la dimension théologique de l'entreprise, cette connaissance relevait nécessairement de l'art

⁷ Tobie Nathan, *Quand les dieux sont en guerre*, Les empêcheurs de penser en rond, Éditions La Découverte

de guérir. Car en période de grands brassages de populations – ce qui était le cas à l'époque de la colonisation romaine ; ce qui est évidemment le cas aujourd'hui – il fallait fort bien connaître les diables des autres infiltrés dans le corps des malades. Ce type de personnage m'a inspiré pour imaginer les députés qui siègeraient dans ce parlement des dieux que j'appelle de mes vœux – eux qui avaient vocation à s'intéresser aux dieux des autres.

Tobie Nathan, interview Décision santé.com

2) un paradigme permettant une négociation diplomatique sur la bonne construction des dieux

Si l'on dit que la nature « est construite », que Dieu doit être « produit », que la personne doit être « fabriquée », on suppose aussitôt que l'on vient attaquer, miner, dénigrer, critiquer leur supposée solidité : « Donc, » s'écrie-t-on indigné, « ni la nature, ni les divinités, ni les personnes n'existent 'vraiment' ; ce sont de 'pures' fabrications, de 'simples' constructions sociales ? ». Or, on peut faire l'hypothèse que les anciens modernes sont justement les seuls à faire cette opposition : pour les autres (les anciens « autres ») construction rime avec production, véridiction, qualification. Alors que le jus naturalisme⁸ impose un contraire : artificiel, humain, subjectif, positif, fabriqué, le constructivisme, si on acceptait de l'entendre dans ce sens négocié, n'aurait pas de contraire. Alors que le concept de nature implique des antonymes, la notion de construction pourrait donc servir de lingua franca pour commencer à s'entendre : « Au moins nous sommes sûrs d'une chose, pourrait-on se dire des deux côtés de la table (si c'est de table qu'il s'agit), c'est que vos dieux comme les nôtres, vos mondes comme les nôtres, vos sciences comme les nôtres, vos sujets comme les nôtres, sont construits ». La question suivante devenant seule intéressante : « Comment les fabriquez-vous? » et surtout « Comment vérifiez-vous qu'ils sont bien construits? ». La bonne construction : voilà sur quoi l'on pourrait commencer à pourparler.

(L'application du nouveau paradigme à la religion)

Prenons le cas de la religion, laquelle a plus à voir encore que la Science dans les anciens projets d'unification prématurée de la planète. Peut-on partager à son propos un constructivisme positif ? Peut-on oser dire du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, au cours de la négociation de paix, qu'il est bien ou mal construit selon les objets, les rituels, les prières, les assemblages à fabriquer, ce qui permettrait de le comparer avec les manières de produire les autres divinités ? Une telle offre n'est-elle pas odieuse, scandaleuse, blasphématoire ? N'est-ce pas revenir à tout l'horrible archaïsme contre lequel les grandes religions du livre se sont dressées ? Et pourtant, la comparaison avec la nature est éclairante. Si la nature unifiait trop vite et sans composition, ne peut-on pas dire la même chose de l'unicité de Dieu ? De même que les sciences diffèrent profondément de la Science, le diplomate ne peut-il pas découvrir dans les pratiques religieuses toutes les marques du constructivisme ? Que savons-nous des religions des anciens modernes ? Le discours de la fabrication, de l'invention, de l'affabulation en matière de religion, a surtout jusqu'ici servi à la dénonciation critique : pourquoi ne pas s'en servir positivement et reposer ainsi, en compagnie des autres, la question de la bonne construction des bonnes divinités ? Ne serait-ce pas là, au lieu d'un hypothétique « dialogue inter religieux », un échange de bons procédés ? D'ailleurs, l'attachement presque fanatique au caractère non construit de l'unicité de Dieu, ne tient-il pas largement au rôle unificateur de la nature, que les négociations ont accepté de réduire ? Si l'un devient négociable, l'autre ne le devient-il pas aussi ?

Guerre des mondes-offres de paix Bruno Latour Article préparé pour un volume spécial de l'UNESCO' (Sous la direction du professeur José Vidal Benello

⁸ Ne pas partir d'une image naturelle intangible pour imposer la normalité du monde en commun